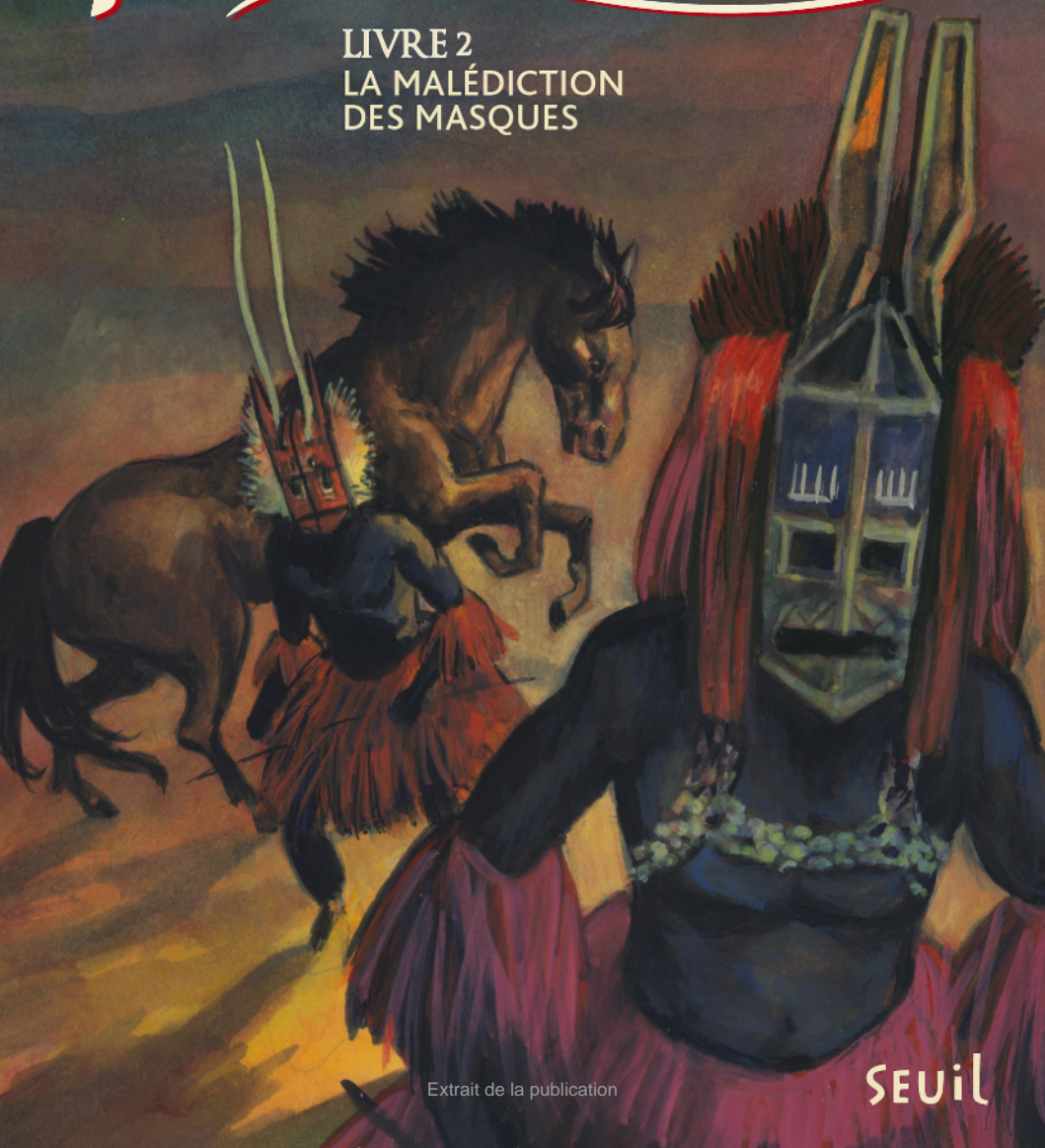


MARTINE LAFFON

# LA PROPHÉTIE DES 7 CHEVAUX

LIVRE 2  
LA MALÉDICTION  
DES MASQUES



Extrait de la publication

SEUIL



# LA PROPHÉTIE DES 7 CHEVAUX

## LIVRE II LA MALÉDICTION DES MASQUES



Martine Laffon

# LA PROPHÉTIE DES 7 CHEVAUX

LIVRE II  
LA MALÉDICTION  
DES MASQUES

SEUIL

Illustration de couverture : Hugues Micol  
© Éditions du Seuil, 2012  
ISBN : 978-2-02-109303-2  
Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse.  
[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# 1

**L**a nuit africaine bruissait de cris étranges à peine étouffés par le vent dans les grands manguiers.

Issa crut entendre des feulements et s'arrêta un instant, aux aguets, attendant que la lune se voile tout à fait. Il saisit le poignard qu'il portait à la ceinture. La lame brilla dans le noir comme un éclair d'acier. Issa, tendu, écouta tous les bruits. Quand l'appel lancinant des crapauds-buffles dans le marigot voisin reprit, il rejoignit aussi vite qu'il le put le bois sacré. Là, Issa Camara serait en sécurité. Il contourna respectueusement la grande termitière pour ne pas déranger les génies de la brousse qui y dormaient déjà, même s'ils lui étaient souvent favorables. Par expérience, il savait que les génies sont capricieux et versatiles. Un jour bénéfiques, le second maléfiques. Cela faisait bien des années qu'Issa Camara s'adaptait à leur caractère instable, n'hésitant pas à leur offrir de la bière de mil ou à sacrifier un poulet blanc pour les apaiser, s'il le jugeait

nécessaire. Mais à cette heure avancée de la nuit, ce n'étaient pas les génies qu'il venait consulter mais ses alliées, les grosses araignées velues aux pattes si habiles à révéler l'avenir. Il n'avait jamais craint le venin de leur morsure, car ses mygales l'avaient toujours aidé dans son travail de divination. Elles habitaient un trou sous les racines d'un baobab. Mais ce n'était pas n'importe quel baobab. Ses branches ressemblaient à des bras agrippés au ciel et il n'était pas rare qu'un calao solitaire vienne s'y poser.

Issa s'agenouilla. La lune éclairait à nouveau le bois sombre. Il nettoya un carré de terre sableuse juste devant le repaire des araignées et délimita la surface ainsi préparée avec des bâtonnets. Puis il traça du bout des doigts des lignes. Chacune avait une signification pour lui. Ensuite, Issa froissa rapidement une touffe d'herbes qu'il déposa à l'entrée du trou de ses alliées.

« Qu'elles parlent juste ! pensa-t-il, préoccupé. Qu'elles m'ouvrent les yeux au-delà de ce que je peux voir ! »

Il frissonna en disposant encore quelques fleurs jaunes, une espèce particulière, ramassée près du fleuve et, enfin, des morceaux de calebasse gravés de signes mystérieux.

« Araignées, mes alliées, reprit-il, dites la vérité ! »

Les chevaux des chefs de village et de tous ceux qui étaient suffisamment riches ou passionnés pour en posséder devenaient fous, et Issa Camara ne savait plus quoi faire. Les plantes qu'il connaissait



pour soigner la folie des hommes étaient inefficaces. Tous les chevaux atteints par cette étrange maladie hennissaient violemment, se débattaient comme s'ils avaient été chevauchés par des génies maléfiques et, pris de frayeur, l'écume aux lèvres, cassaient leurs attaches ou leurs entraves, pour s'enfuir à travers les villages, ruant, mordant, piétinant ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage. Dès qu'ils étaient libres, les chevaux fous se regroupaient en bandes et dévastaient les plantations de mil ou d'arachide. Certains villageois prétendaient qu'ils les avaient vus, la nuit au bord du fleuve, former un cercle et puis danser sur deux pieds comme des êtres humains. D'autres affirmaient qu'ils mangeaient désormais de la viande crue. Mais personne n'osait tirer sur eux car on voyait bien que ces chevaux-là étaient possédés, manipulés par une puissance surnaturelle. Qui réussirait à les désenvoûter avant qu'ils ne se transforment tous en tueurs fous ?

Une des plus anciennes races de chevaux, robuste et endurente, sera bientôt complètement décimée, songea Issa Camara. Mais les chevaux accompagnent l'histoire des hommes et il craignait que ce ne soit bientôt leur ethnie qui disparaisse aussi avec eux.

Dans toute sa vie de devin guérisseur, Issa n'avait jamais encore affronté un adversaire aussi redoutable et pourtant on le surnommait depuis longtemps le Maître du regard. Il était réputé pour dépister les sorciers et les neutraliser grâce à la

clairvoyance de son regard. Issa les connaissait tous pour les avoir souvent combattus, pouvoirs contre pouvoirs, magie contre magie. Ce qui se passait avec les chevaux fous ne venait pas d'eux, mais d'une force du Mal plus effroyable. De quelle sorcellerie s'agissait-il et comment en venir à bout ?

« Araignées, mes alliées, reprit Issa d'une voix grave, dites la vérité ! »

Il s'interrompit brusquement. Il avait entendu un halètement sourd presque imperceptible. Quelqu'un l'avait suivi ? Quelqu'un avait osé le suivre dans le bois sacré ? Il se cacha aussitôt derrière le tronc boursouflé du baobab. Le sang dans ses veines battait aussi fort qu'un tambour de danse. Une ombre difforme se faufilait à travers les arbres dans la nuit profonde.

« Lune maîtresse du ciel, invoqua Issa, dévoile-moi mon ennemi ! »

Et la lune un instant sortit de l'obscurité des nuages.

Une hyène fauve, aux yeux étincelants, flairait la mort, gueule grande ouverte et crocs menaçants.

## 2

**F** *ravignac, 12 août.*

Sophia se pencha par le balcon.

– T'es prête ?

Tom, son ami d'enfance, l'attendait en bas, dans la rue. Il avait coupé le moteur de sa vieille moto bleue pour éviter de réveiller tout le quartier.

Sophia prit son sac à dos et descendit par la fenêtre. Depuis qu'elle était enfant, elle se laissait glisser le long de la gouttière, un exercice périlleux que Tom n'appréciait pas vraiment. Elle avait décidé la veille d'aller passer la nuit à la belle étoile au milieu des chevaux des marais de Kriskal. Elle avait envie d'oublier les lumières de la ville et les néons clignotants des enseignes lumineuses pour retrouver la profondeur de la nuit. Depuis longtemps Tom et Sophia avaient leur coin dans les marais, près des chevaux sauvages. Ceux-ci étaient habitués à Sophia et acceptaient Tom à condition qu'il ne les dérange pas.

« Moi, les déranger ? s'offusquait Tom, mais je

suis plus silencieux qu'un Indien sur le sentier de la guerre ! »

Sophia haussait les épaules. « Deviens cheval et tu seras des leurs ! » lui suggérait-elle.

« Très peu pour moi », ronchonnait Tom et il hennissait en avançant les dents. C'était devenu un jeu entre eux car il connaissait la passion de Sophia pour les chevaux sauvages. Elle était la seule à pouvoir les approcher et même à les soigner. Elle avait réussi, un jour d'orage où la presque île était inondée, à les faire traverser de l'autre côté du sillon de Kriskal pour éviter qu'ils ne soient noyés. Elle était comme eux : sauvage, libre et d'une sensibilité extrême. Tom aimait son caractère affirmé. Elle ne ressemblait pas à ces filles futiles qui ne pensent qu'à leur apparence et rient trop fort entre elles. Sophia parlait peu et c'était bien ainsi.

Ce soir, ils allaient observer les étoiles au milieu des chevaux. Si un jour ils étaient séparés et se trouvaient chacun à un bout du monde, ils n'auraient qu'à regarder le ciel pour être un peu ensemble. Tom savait aussi qu'il lui suffirait de croiser un cheval, n'importe où sur cette planète, pour penser à elle. Et quand ils évoquaient cette possible séparation, étrangement, ils en riaient, mais ils avaient sans se l'avouer, l'un et l'autre, le cœur serré.

Sophia grimpa sur le siège arrière de la vieille moto bleue constellée de petites étoiles. Un bon moyen pour que personne ne me la vole, avait affirmé Tom, mais elle savait que ce n'était pas vrai.

Tout a une signification, lui avait-elle rétorqué. Et les étoiles, c'était leur secret.

Il faisait bon, une légère brise venue de la mer atténuait la chaleur humide. En roulant bien, ils seraient à Kriskal dans une demi-heure. Par chance, le ciel était clair, c'était la nouvelle lune. Sophia avait lu récemment un truc étrange : certains peuples croient que l'âme de tout être humain est liée à la lune noire, la nouvelle lune. Et sans savoir pourquoi, cette idée l'avait troublée.

Depuis l'année dernière, le chemin qu'ils avaient tracé dans le marais était devenu impraticable. À chaque trou, la moto de Tom faisait une embardée.

Elle s'accrocha à lui.

– Hé ! tu m'étouffes, grogna-t-il.

Elle le pinça et ils rirent de cet instant de liberté complice.

– Chuut ! fit-elle, tu vas déranger les chevaux !

– Mais c'est toi ! protesta-t-il vainement.

Quand ils arrivèrent au milieu des marais où se rassemblaient habituellement les chevaux sauvages, ils n'étaient plus là.

– Ils ont fui, s'écria Sophia. Quelque chose les a effrayés.

– Mais non, ils sont partis chercher un peu de fraîcheur vers la pointe de Kriskal, soupira Tom.

– Ils ont fui, répéta-t-elle, anxieuse.

La nuit semblait calme pourtant, et la lune découpa l'ombre des hauts roseaux sur le sol. Soudain, elle entendit un craquement sec. Il y avait une bête

tapie dans les roselières. Sophia huma le vent comme le font les chevaux en danger. Un chien sauvage ? Non, les chiens abandonnés se regroupaient en meutes et restaient près de la ville pour piller les poubelles, et puis les chevaux sauvages n'auraient pas eu peur d'un chien isolé. Ils l'auraient coursé parce qu'il s'introduisait sur leur territoire ou ils l'auraient envoyé bouler d'une bonne ruade.

L'odeur d'animal était trop forte pour être celle d'un chien. Mais alors, quoi ?

– Il faut retrouver les chevaux, insista Sophia.

– Mais on devait regarder les étoiles filantes, plaida Tom, déçu.

– On s'en fiche, lui répondit-elle brusquement.

Elle ramassa une pierre et la lança dans les roseaux où l'ombre s'était dissimulée. Mais aucune bête n'en sortit.

– Tu sens cette odeur de charognard ? C'est ça qui les a fait fuir, expliqua-t-elle à Tom.

– De charognard ? Rien que ça ! On est au Texas là, pas dans la brousse, reprit-il, énervé.

Sophia ne l'écoutait pas, elle cherchait où les chevaux avaient pu se réfugier. Elle interrogea la lune du regard. Est-ce qu'elle savait, elle, quel danger menaçait les chevaux sauvages ? Mais soudain, elle aperçut leurs silhouettes au loin, ils broutaient paisiblement les ajoncs dans les flaques d'eau saumâtre.

– Ce ne sont pas eux qui sont menacés, murmura-t-elle, inquiète. Qui alors ?

Elle eut un mauvais pressentiment.

– Écoute, Tom, je préfère rentrer, ça ne t’embête pas ?

Il savait quand elle avait sa petite voix triste que quelque chose la tracassait, quelque chose qui prend l’âme comme elle disait. Il lui ébouriffa les cheveux.

– Moi qui croyais que les étoiles filantes portaient bonheur ! tenta-t-il.

Elle ne lui répondit pas. Elle sentait qu’on l’appelait et était déjà ailleurs.

\*\*\*

*Sarrido, 12 août.*

Nacim éteignit la lampe à pétrole. La flamme attirait les papillons de nuit et il n’aimait pas les voir se brûler les ailes. Nanny avait préféré laisser les chevaux dehors. Le soleil avait cogné dur toute la journée, autant qu’ils profitent de la fraîcheur du soir. Nanny avait tiré son vieux fauteuil à bascule sur le perron de la véranda et, enveloppée dans un châle, elle se balançait doucement.

Nacim venait l’aider à la ferme de plus en plus souvent. Depuis l’incendie qui avait ravagé les plantations, épargnant miraculeusement son élevage, elle n’était plus la même. Elle avait ressenti une sorte d’hostilité à son égard de la part des fermiers qui avaient perdu leur bétail et leurs chevaux. Cela faisait plus de trente ans qu’elle était installée sur ses terres et certains la regardaient maintenant comme une étrangère. Nanny en avait été blessée et ne vivait

plus désormais qu'avec ses souvenirs. Nacim s'occupait des chevaux. Cela ne plaisait pas à ses parents, mais il ne voyait pas autrement son avenir qu'à la ferme. De toute façon, il n'abandonnerait jamais Nanny. Il avait trop d'affection pour elle et peu lui importait qu'elle lui raconte toujours la même course sur l'hippodrome de Southampton avec le grand pur-sang anglais, My Lord, dont descendaient, disait-elle, toutes ses juments.

Nacim écouta le souffle régulier de la vieille femme, elle s'était endormie. Il réajusta son châte pour qu'elle ne prenne pas froid et descendit regarder les étoiles. C'était la nouvelle lune, le ciel était clair. Les chevaux tournèrent la tête, et s'arrêtèrent un instant de brouter les maigres touffes d'herbes encore vertes autour de la maison.

– Azur, murmura Nacim, viens mon beau !

Le cheval le rejoignit d'un pas lent. Il flatta son encolure et laissa ses doigts courir sous son épaisse crinière.

– Tu as chaud, pas vrai !

Quand Azur en eut assez d'être avec lui, le pur-sang retrouva ses congénères. Nacim s'assit sur un vieux tronc d'arbre et observa la position des étoiles. Nanny lui avait souvent montré Pégase, cette constellation dédiée au cheval ailé de la mythologie grecque. « Des ailes, ça me plairait bien », pensa-t-il.

Un cri lugubre le tira soudain de sa rêverie. La lune s'assombrit. Et les chevaux, brusquement, revinrent vers lui, apeurés.



– Tout doux, les calma-t-il de la voix, essayant de déceler dans le noir ce qui les avait inquiétés.

Nanny ne s'était pas réveillée. Il alla chercher la lampe tempête et la ralluma. Les chevaux s'étaient regroupés devant l'écurie et certains ronflaient de peur, l'encolure et la queue hautes.

– Bon sang, y a une bête qui rôde ! pesta Nacim. Avec leurs foutus chiens de chasse qu'ils laissent traîner, il y en a qui redeviennent sauvages.

Les grillons dans les hautes herbes s'étaient tus. Nacim s'avança vers le petit bois à côté de la ferme. La flamme de la lampe tempête agrandissait démesurément les ombres. Un instant, il eut l'impression qu'un animal détalait.

– Qui est là ? cria Nacim.

*Crich ! Crich ! Crich !* répondit un oiseau nocturne, et il s'envola dans un battement d'ailes inquiétant.

Nacim se pencha vers les herbes froissées et découvrit dans la poussière des empreintes fraîches.

– Des sacrées griffes. Elles ont labouré le sol.

Le vent lui rabattit une odeur forte de prédateur qu'il ne connaissait pas. Il s'avança dans le bois, tapant avec un bâton sur le sol. Rien.

– Saloperie ! jura-t-il.

Il repartit vers la ferme.

Mais soudain, il crut entendre une sorte de ricanement bestial qui lui fit froid dans le dos. La lune surgit enfin des nuages et le ciel s'éclaircit à nouveau.

« Il faut que je rentre les chevaux », pensa-t-il, anxieux, et il rebroussa chemin. C'était plus grave que ce qu'il croyait. Ses chevaux l'avaient perçu : d'autres, ailleurs, étaient en danger.

\*\*\*

*Harsley, 12 août.*

Marco laissa bien en évidence, sur la table de la cuisine, un mot pour son père. Bude devait revenir dans l'après-midi des pacages d'été. Il était parti inspecter ses moutons. « Il a dû être retardé par une brebis égarée ou blessée », pensa Marco. Il lui indiqua, sur une carte griffonnée à la hâte, où il avait prévu de camper avec Arnald, près du lac des Collines. Le soleil déclinait déjà derrière les bouleaux et Arnald, en selle, s'impatientait.

– Qu'est-ce qu'on attend ? bougonna-t-il. On y va ou quoi ? Après, la nuit va tomber.

Il n'avait pas été franchement enthousiaste à l'idée de partir à cheval avec Marco dans les collines, mais les nuits d'été étaient si magnifiques, cette année, qu'il avait accepté. Et puis Marco connaissait bien cet endroit. Il y venait souvent. Le lac l'attirait.

Marco lui avait promis que la vieille jument de Tom Hishrin, le fermier voisin, ne bougerait pas d'une oreille.

– Allez-y, les gars, avait rigolé Hishrin. C'est de votre âge de jouer les trappeurs. Ah ! si je pouvais, je vous aurais bien accompagnés. Et n'oubliez pas de

faire un vœu si vous voyez des étoiles filantes, avait-il ajouté avec un clin d'œil malicieux. Marco, t'as qu'à laisser filer Galaxie, elle connaît la route du lac toute seule !

– Ça ira, Tom ! l'avait rassuré Marco en lui tapant dans la main, on sera de retour demain. Je monterai Lune de Soie et son poulain suivra. Tu devrais passer le soir, un de ces jours. Il s'est étoffé, un beau poitrail, comme ton étalon.

Et ils s'amusaient encore de la bonne blague qu'ils avaient faite à son père, qui ne voulait plus entendre parler de chevaux.

– Tu sais, Marco, ajouta le fermier, je crois que Bude est content pour toi.

– Peut-être, répondit Marco, songeur.

Marco avait appelé son premier poulain Soleil. Il avait une étrange particularité : ses deux yeux n'étaient pas de la même couleur. Le gauche avait la pupille claire et le droit, foncée, ce qui lui donnait un air mystérieux. Marco avait le sentiment d'avoir déjà rencontré des chevaux à la pupille claire mais où ? Il était fou de son poulain si différent des autres chevaux.

Quand Marco et Arnald arrivèrent au lac, il faisait presque nuit. Les premières étoiles apparaissaient dans le ciel. L'air était vif mais calme. Au loin, on entendait les clochettes des troupeaux de brebis et plus près, le clapotis de l'eau. Marco aurait voulu

que cet instant dure longtemps, il se sentait si libre au milieu de cette nature sauvage.

Soleil vint frotter son chanfrein contre son épaule. Marco pensa à sa mère. Peut-être que là où elle se trouvait maintenant, elle le voyait. Il aimait cette idée que les morts ne sont pas tout à fait morts. Ils sont dans le souffle du vent, dans le jeu des nuages, dans le chant des oiseaux... Marco regarda la nouvelle lune ; elle se reflétait dans le lac. On aurait dit que l'eau la berçait.

Soudain, Lune de Soie hennit puissamment. Aussitôt, Soleil la rejoignit et la vieille jument de Tom Hishrin aussi. Elles se mirent toutes deux à galoper, revinrent sur leurs pas, humèrent l'air, secouèrent la tête, énervées. Mais Soleil ne les suivit pas et resta seul, le bout du nez pointé vers le ciel, les naseaux dilatés, étrangement calme.

– Qu'est-ce qu'elles ont ? l'interrogea Arnald, surpris.

– Elles ont peur. Elles entendent quelque chose que nous ne percevons pas.

– Ah ! répondit Arnald, passe-moi une lampe torche. Les éleveurs du côté de Ruston ont coincé des chiens sauvages l'autre jour, dans les parcs à moutons. C'est peut-être ça.

– Ouais ! répondit Marco, préoccupé.

Ce n'étaient pas des chiens qu'elles avaient sentis, Marco en était sûr. Il rassura les juments de la voix et les ramena près de lui. Elles restèrent aux aguets, renâclant bruyamment.